

L'ORGUE DU SANCTUAIRE

Lorsque j'entends sa voix dont l'écho va s'éteindre
Où reposent nos morts, je sens naître en mon cœur
Un tendre sentiment que je ne saurais peindre
Et dont l'effet grandî me rend souvent rêveur.

Aux concerts solennels de ses divins mélanges,
A ce souffle qui vibre autour de chaque autel,
Quel humain dans son cœur n'offrirait ses louanges
Au Dieu qui soutient tout jusqu'au méchant mortel ?...

J'aime ces sons vibrants où coule l'harmonie ;
Cette plainte furtive est semblable aux adieux
D'un ange qui s'en va du séjour qui le prie,
Emportant nos soupirs de cette terre aux cieux.

Son accent est nouveau dans chaque circonstance :
Avec la joie il rit, il chante avec la paix,
Mais plus souvent soupire aux larmes de souffrance
Qui tout entière ici ne disparaît jamais.

Sous la voûte sonore où la prière vole
Quand notre église en deuil reprend son voile noir,
Son chant s'unit aux pleurs de l'enfant qu'il console,
Comme au cri d'un oiseau s'unit le vent du soir.

O palpitations qui vivifiez l'âme
Au jour qui réunit les peuples au saint lieu :
Prodiguez-nous l'amour qui pour toujours enflamme
En nous rendant plus chers les dons bénis de Dieu !

LOUIS-JOS. DOUCET.

Lanoraie, octobre 1898.

UN REGRET

Nos lecteurs connaissent, nous en sommes sûr, le profond écrivain, le dévoué défenseur de nos instituteurs et institutrices, le vaillant champion de l'instruction et de l'éducation selon l'Eglise : M. C.-J. Magnan, rédacteur en chef et directeur de la superbe publication mensuelle : *L'enseignement Primaire*, publiée à Québec (\$1.00 par an).

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs une page émue — un vrai regret — du distingué professeur de l'Ecole Normale de Québec. Cette page est à la mémoire du poète trop peu apprécié, Crémazie. M. Magnan a bien voulu nous autoriser à la publier dans *LE MONDE ILLUSTRÉ*, et nous lui en exprimons notre plus vive reconnaissance ; c'est un grand honneur qu'il nous fait, nos lecteurs pourront s'en convaincre après avoir lu.

Inutile que nous disions combien nous recommandons *L'enseignement Primaire* : la faveur dont il jouit auprès de notre épiscopat si distingué et de notre clergé si uni, le patronage effectif que lui accorde notre ministère de Québec, disent mieux ce que vaut l'excellente Revue que tout ce que nous pourrions écrire de plus élogieux. — F. P.

CRÉMAZIE

"Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort "

Le deux du présent mois au soir, je relisais, les larmes aux yeux, l'immortelle pièce de notre grand poète : *Les Morts*.

En arrivant à cet endroit du morceau :

"Priez pour l'exilé, qui loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie ;
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

je fis une pause et me transportai en imagination dans le cimetière du Havre où Crémazie repose obscurément depuis 1879. Avec des efforts patriotiques, je retrouvai le tertre oublié qui recouvre les restes de notre illustre compatriote. Je m'agenouillai sur la tombe du barde canadien-français et passai là une heure de délicieuse tristesse. (*) Revenu de ma rêverie, je terminai la lecture du chef-d'œuvre et réfléchis longtemps à l'ingratitude qui est réservée à ceux qui ne

(*) Hélas ! il n'est plus permis de faire ce rêve. En exhaussant leur cimetière, il y a quelques années, les havrais ont jeté pêle-mêle dans une fosse commune tous les corps qui reposaient au champ des morts. La dépouille mortelle de Crémazie est donc introuvable maintenant.

nourrissent dans leur cœur qu'un seul amour, après celui de Dieu et de la famille, l'amour de la patrie.

Pauvre Crémazie ! qui a aimé plus que lui ces rives du St-Laurent qui ne lui ont pas même donné l'aumône d'un tombeau ? Qui a chanté avec plus d'ardeur, de talent et d'âme les gloires du Canada-français qui semble ne plus se souvenir de celui qui fut le véritable auteur du réveil patriotique de 1860 ?

Crémazie naquit en 1822. Il avait donc 18 ans lorsque l'acte d'Union fut imposé au Bas-Canada. A cette époque, l'élément canadien-français entretenait des craintes sérieuses sur son avenir. Lafontaine, Viger, Taché, Morin et Parent parvinrent à se faire élire au nouveau Parlement. Les deux derniers furent les initiateurs du mouvement littéraire et patriotique qui s'étendit de 1840 à 1867. En 1845, F. X. Garneau publiait le premier volume de son *Histoire du Canada*, et un peu plus tard, l'abbé Ferland commençait son *Cours d'Histoire du Canada*, qui, à un grand mérite littéraire, joint les vraies qualités du genre historique.

Fréchette, Fiset, Sulte et Lemay recueillaient leurs premiers lauriers ; de Gaspé, de Boucherville, Bourassa, Gérin-Lajoie mettaient une dernière main à leurs romans canadiens. MM. Faillon, Tanguay, Lavergère, Bibaud et plusieurs autres évoquaient un passé encore peu éloigné, mais presque oublié.

Ce fut la grande époque. De ce jour, les descendants des fondateurs du Canada s'appelleront Canadiens-français, car les colons anglais, à partir de l'Union, prennent le titre de Canadiens. Ce courant patriotique était raisonné. Lafontaine, comme chef politique, en avait la haute direction. Nos deux historiens le suivirent, et les journalistes du temps, ayant à leur tête Etienne Parent, firent vibrer de toute la force de leur talent la corde nationale. Les évêques, dans leurs mandements, recommandaient la colonisation des immenses forêts du Bas-Canada et encourageaient l'instruction populaire.

Les chefs politiques, les écrivains, l'épiscopat, le clergé et le peuple, tous se donnèrent la main, et résolurent de triompher des embûches que la nouvelle constitution dressait sur leur chemin.

Une cause aussi belle et une union aussi parfaite étaient bien propres à enflammer l'imagination ardente et mesurée d'Octave Crémazie. A l'occasion de la visite du navire français à Québec, la *Capricieuse*, en 1855, le premier vaisseau qui nous vint du beau pays de France depuis 1759, Crémazie lança aux quatre coins du Canada les premières notes de son hymne à la patrie canadienne-française. Puis, successivement, il publia ces belles et touchantes pièces de vers que chacun connaît : *Le vieux soldat*, *Le chant du vieux soldat*, *Le drapeau de Carillon*, etc.

Dans la prose, M. Chauveau et l'abbé Casgrain jouaient un rôle identique. Dans la politique, le mouvement national suivait la même marche. Lafontaine et Morin, soutenus par les publicistes, le clergé et le peuple, renversaient tous les obstacles et obtenaient une complète et entière justice en faveur de leurs compatriotes qui avaient été si manifestement maltraités par l'acte d'union.

Encore une fois, je le répète, ce fut la grande époque. Il importe, aujourd'hui, de mettre sous les yeux de la jeunesse ces fortes pages que nos athlètes ont écrites de leurs mains puissantes.

Crémazie est la plus sympathique figure de cette période brillante et féconde qui suivit le rébellion de 1837-38 et s'arrêta à la Confédération. Il n'est donc que juste de rappeler son nom à la mémoire de la jeune génération.

"Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,"

le malheureux poète québécois dort loin des siens, depuis dix-sept ans. Parmi les nombreux Canadiens-français qui traversent l'Océan, chaque année, combien songent à Crémazie ? Quel est celui qui, "du souvenir ressuscitant la flamme," donne

"Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts ?"

Nous espérons qu'un jour un monument sera élevé à Crémazie sur les hauteurs de Québec. La place de

ce bronze est à côté de celui que l'on devrait ériger à Garneau, en face du Palais législatif. Ce jour sera celui de la réparation nationale.

En attendant, dors en paix, illustre patriote, dans ce coin de terre que la vieille France t'a prêté. Et quand l'Atlantique vient battre la plage qui te recouvre, prête l'oreille. A travers les plaintes des vagues, tu reconnaîtras des voix jeunes et vigoureuses qui te parlent de la patrie absente, et qui te disent que ton souvenir vit toujours dans les cœurs canadiens-français.

C. J. MAGNAN.

NOS GRAVURES

UNE PAIRE D'AMIS

A tout seigneur, tout honneur.

Par le temps d'audacieuse révolte contre l'Eglise, et naturellement (c'en est la conséquence absolument fatale), contre toute autorité, il convient de donner les deux types de la révolte personnifiée : le Turc et le Prussien.

Il voulait, le Prussien, plier tout sous sa botte — et voyez s'il l'a longue ! — ; il prétendit tout d'abord s'arrogé la protection des chrétiens en Orient faisant litière des droits sacrés du *sergent du Christ*, la vaillante France. Comme un vulgaire Henri de Franco-nie devant Pascal II, pape au commencement du XIIe siècle, Guillaume de Brandebourg (après tout, ce n'est pas si loin de Franconie) dut céder devant l'auguste faiblesse de Léon XIII qui remit à sa place le puissant et enfantin monarque.

L'Epouvante de la civilisation s'était baigné, vautre dans le sang des martyrs arméniens ; bête fauve aux habitudes de félin, et poussé par son ami le Tudesque, il osa proposer une ambassade de son empire auprès de la plus sainte faiblesse qui soit sur la terre : la Papauté. Son but, ou plutôt le but des deux vampires à face presque humaine, c'était de s'attacher tous les instants de la vie aux pas du saint Vieillard, de l'amener à délaisser le pays de Jeanne d'Arc, à repousser la Fille aînée de l'Eglise.

Et le Turc fut battu comme le Prussien : ce ne fut pas long.

Il faut, à ces deux types de la révolte couverte de pourpre (et l'on s'étonne que la révolte gronde sous les loques !) essayer un dernier moyen, et avoir raison de cette religion de bonté, d'amour, du vieillard qui la maintient dans sa beauté, dans sa pureté, dans son unité, parce qu'il en a la mission de Celui qui maintient les univers, les éléments, les hommes — même le Turc et le Prussien. — Le Tudesque rêva un *pèlerinage* (folie ou suprême bêtise : c'est aux spécialistes de décider) aux lieux du Déicide.

En se rendant à Jérusalem, il a pu marcher au bras de son très digne allié, mais il a dû — parodiant un mot de Napoléon III — *faire vite* : les anarchistes, en effet, armaient des sicaires tout le long de la route, le pèlerinage aux lieux du Déicide pouvait finir brusquement dans un régicide...

Je comprends le regard faux et traître du chacal de Byzance, et même l'aspect arrogant du pauvre dément de Brandebourg : un même sentiment de terreur les agite.

Quant à l'auguste faiblesse du Vatican, elle murmure dans un soupir, et le murmure tant que le monde sera monde : "Il a déposé les puissants de leurs trônes... il a dispersé les superbes par une simple volonté de son cœur..." — F. de THERMES.

AU SOUDAN

Nous avons dit, dans notre dernier numéro, la défaite de Samory par les troupes françaises, malgré l'or semé par les Anglais pour soutenir la résistance de l'Almamy.

Aujourd'hui, nous donnons les portraits des deux officiers français, le capt. Henri Gouraud et le lieutenant Gaston Jacquin, qui ont réussi, eux, à capturer le fameux Samory. Nous donnons aussi un groupe représentant un des chefs Sofas des bandes de Samory.